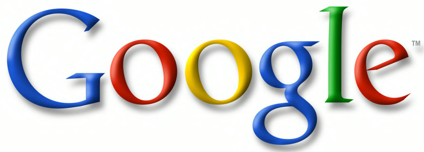


ESSAI

SUR

LA CHANSON FRANÇAISE DE NOTRE SIÈCLE

PAR

GUILLAUME ULRICH, Dr Phil.

LANGENSALZA
IMPRIMERIE DE JULES BELTZ
MDCCCLXXX.

ESSAI
SUR LA CHANSON FRANÇAISE DE NOTRE SIÈCLE.

C'était une période féconde en graves événements que ce temps de la révolution française à la fin du dix-huitième siècle. La Convention, de son côté, partagée en plusieurs factions, plongea la France dans la plus profonde misère, et le régime de la Terreur convertit le pays malheureux en une immense prison, et le couvrit d'échafauds. Durant cette crise terrible la Muse se tut, mais elle n'était pas morte. Aussitôt que la sûreté publique, si indispensable au paisible développement de la poésie, revint, le peuple français oublia qu'il avait été en proie à de longs désastres, il chanta de nouveau, étant convaincu que les crimes ne peuvent jamais s'établir définitivement dans un pays dont les habitants aiment la gaieté. Jl s'adressa, de préférence, à la chanson, genre de poésie qui permet au poète de passer en revue sous un voile transparent toutes les questions politiques, religieuses et sociales du jour. Quoique cette forme de poésie où la satire est jointe à un esprit narquois et à une bonhomie railleuse, soit légère et vive, elle ne laisse donc pas être apte à rendre les nobles sentiments qui touchent le cœur de l'homme.

Beaucoup de poètes lyriques qui voyaient alors avec quel ravissement le peuple recevait ces chants vraiment nationaux, dévouèrent leur talent à créer des chansons, comme ils croyaient pouvoir immortaliser leurs noms de cette manière. Ce serait à n'en pas finir, si nous voulions citer ici les noms et les poésies de tous les chansonniers qui, dans nos jours, ont espéré devenir de grands promoteurs de ce mouvement littéraire moderne; pour la plupart, ils sont oubliés, c'est tout; mais deux de ces chantres populaires ont éclipsé tous les autres, ils se sont acquis une gloire éternelle. Qui ne connaît pas Marc Antoine Désaugiers, (né le 17 novembre 1772 à Fréjus et mort à Paris 1827) et Pierre Jean de Béranger (né 1780 à Paris où il mourut 1854)?

On a préféré le premier quelquefois au dernier, mais sans justice; quoiqu'il y ait beaucoup de ressemblance entre ces deux grands poètes, nous verrons pourtant plus tard qu'ils n'en sont pas encore au même niveau.

Trop de pages ont été déjà écrites sur la vie privée de ces chansonniers par excellence, mais comme nous ne pourrions que répéter ce qui est généralement connu sous ce point de vue, nous nous bornerons à faire un parallèle entre leurs poésies et celles d'autres fameux chansonniers français de notre siècle; il est d'ailleurs possible que nous soyons obligés de recourir de temps en temps à la biographie de l'un et de l'autre pour appuyer notre jugement par des notes biographiques.

Désaugiers appartient à la noble et peu nombreuse famille des esprits essentiellement originaux. Jl nomme ses vers «*enfants vagabonds* d'une Muse badine», car il aimait à tout regarder du côté

plaisant, chose d'où vient chez lui cette abondance de saillies et de traits d'esprit qui nous font rire jusqu'aux larmes.

Jl pouvait s'écrier avec raison:

«O Gaîté, mon ange tutélaire, toi qui nous offres un port assuré contre
tous les orages de la vie!
Ne me refuse pas ton secours protecteur!»

Nous trouvons dans ses chansons les opinions et les sentiments d'Horace et de Tibulle. Comme un digne représentant de l'antique gaieté, il aimait le plaisir et la délicieuse insouciance de toutes choses, et il savait aussi par ses couplets entremêler habilement les roses du plaisir aux soins de la vie ordinaire. Pour Désaugiers il n'y avait rien de plus agréable que le vin, la bonne table et la gaie compagnie de ses amis. Ceux-ci se réunissaient assez régulièrement avec lui dans le Caveau moderne ou au Rocher de Cancale, places de réunion où ils dînaient, soupaient, chantaient et buvaient ensemble sans façon. C'était particulièrement là que Désaugiers à qui l'on avait donné le titre de Président, se sentait à son aise.

Beaucoup de ses couplets, si pleins d'images gracieuses et de pensées naïves, lui ont pourtant valu bon nombre de critiques acerbes, parce qu'ils sont souvent trop sensuels et contre la bienséance; sa poésie, qui ne laisse pas, en général, d'être lesbienne, est l'écho de sa vie.

Si nous parcourons la riche collection de ses chansons, nous sommes bien étonnés de la grande variété des sujets qu'il a traités, et de l'originalité de ses saillies. Ses chants anacréontiques, tels que «Tout le monde sait cela; Verse encore; Le petit Gargantua; La Table; Jean qui rit, et Jean qui pleure; le Code épicurien» sont de petites poésies qui charmeront toujours la jeunesse française.

Dans d'autres couplets, aussi intéressants et agréables, il montre sa grande habileté de jouer sur les mots; nous osons rappeler au lecteur «les Brouillards, et les Coups». Quelques-unes de ses chansons nous plaisent par leurs brillantes peintures caustiques; jamais nous n'oublierons «les Tableaux de Paris à cinq heures du matin; les Tableaux de Paris à cinq heures du soir», ce sont des poésies qui rivalisent avec les meilleures compositions de Jules Janin.

Nous recommandons bien au lecteur, qui veut s'en faire une idée nette, de lire la piquante chanson «Abonnez-vous!» composition que Désaugiers a publiée en faveur de l'Épicurien, feuille mensuelle du fameux Caveau moderne. Ces couplets vont énumérer tous les individus pour qui la publication de telles poésies puisse être d'intérêt, comme «Jeunes et Vieux; Gens à projets; Mauvais sujets; Joyeux Faublas; Veuves en deuil; Jeunes acteurs; Restaurateurs; Europe entière, abonnez-vouz!»

Pour le fonds, pour la grandeur des idées, il est incontestablement inférieur à Béranger dont la sphère poétique est plus vaste, plus haute et d'un intérêt plus général. Désaugiers avait assisté dans sa jeunesse aux grandes convulsions révolutionnaires de la France, et il n'oublia jamais ces catastrophes affreuses. Jl était parfaitement convaincu que les malheurs de sa patrie n'étaient pas à attribuer aux Bourbons seuls. Quoiqu'il eût chanté l'Empire avec sa gloire et ses victoires, comme bien d'autres poètes, pressés comme lui par les circonstances politiques, il resta pourtant dévoué de corps et d'âme aux princes légitimes. Jl a complaint les désastres de la famille royale de tout son cœur, et il a salué son retour avec toute la sincérité de son caractère. Jl espérait toujours que les bénédictions de la paix, les fêtes et les jouissances d'une vie sociale seraient plus assurées à la France par la Restauration que par le despotisme militaire de Napoléon I. En général, il ne se souciait que peu de la politique et préférait le repos et les agréments de la vie privée à toutes les agitations des partis politiques.

Désaugiers chanta encore quelque temps après le retour des Bourbons, mais la plupart de ses chansons étaient des couplets de circonstance qui ne possédaient plus la même verve et les mêmes saillies que ses anciennes poésies. Le peuple en rit encore, c'est vrai, mais c'était plus un acte de reconnaissance et de courtoisie pour la personne du poète, qu'il chérissait, que l'éclat d'une gaieté naturelle; il n'était plus le bon vieux temps où l'on riait, rien que pour rire.

Quel que soit le sujet que traite un chansonnier, quel que soit le résultat qu'il veuille produire, et la pensée qui l'anime, il doit employer le langage du peuple. Avant Désaugiers, la chanson n'était qu'une sorte de poésie dont l'obscénité de l'expression ne plaisait qu'à ces gens qui étaient peu scrupuleux sur la morale. Même Paul Émile Débraux (1788—1831) et Armand Gouffé (1773—1845), ce Panard du dix-neuvième siècle, ont employé souvent dans leurs chansons des expressions peu délicates.

Désaugiers, leur contemporain, a le grand mérite d'avoir poli le langage de la chanson, d'en avoir ennobli l'expression, et pour reconnaître son mérite on l'a appelé «le vrai Anacréon français».

Ses poésies sont, sous ce point de vue, beaucoup plus décentes que celles de Collé sans être moins gaies ou moins piquantes.

La langue qu'il emploie est riche de mots et d'images, douce et harmonieuse, et se plie admirablement à toutes sortes de coquetteries poétiques; sa versification est pure et élégante; de cette manière, il a essentiellement facilité la voie à Béranger, son grand successeur.

Nous ne pouvons nous dispenser de vous faire remarquer que Désaugiers n'aimait pas à faire des méditations longues et des raisonnements laborieux, rien n'annonce un travail opiniâtre dans ses ouvrages; il glisse et court sur tous ses sujets avec une facilité étonnante, cependant c'est à cette qualité précieuse qu'il doit en partie le haut rang qu'il occupe parmi les chansonniers de la France. Ses chansons sont des chants rapides d'un ton comique et d'une grâce naïve, mais sans laisser de sentiments profonds.

Béranger, qui nomme la chanson un genre de poésie très-difficile à traiter, a mis, au contraire, un soin particulier dans ses compositions.

Ce poète reconnaît de même que Désaugiers la valeur du refrain qui donne, sans doute, de la force à la pensée, mais il complaint aussi que la nécessité d'asservir la pensée au refrain en gêne souvent l'étendue et le développement.

Panard, Gouffé et Collé avaient employé, déjà longtemps avant Désaugiers et Béranger, le refrain, cet indispensable véhicule du chant, «ce frère de la rime, cette rime de l'air» étant convaincus qu'il était absolument nécessaire pour produire un charme, un effet puissant, mais ils regardaient, dans leur erreur, ce moyen subalterne comme l'essentiel de l'affaire, ils créaient le refrain le premier, et y ajoutaient alors quelques périphrases de la pensée, prononcée déjà par le refrain. Désaugiers ne différait pas de ses précurseurs sous ce point de vue; Béranger, toutefois, sans méconnaître la valeur d'un refrain piquant regarde la pensée comme la partie principale, et le refrain reste pour lui seulement un élément secondaire des couplets.

La chanson, cette poésie favorite du peuple, devint bientôt poétique et musicale en même temps, particulièrement par l'influence et le talent de Désaugiers à qui nul ne peut contester une grande faculté musicale, sorte d'inspiration qui ne descend du ciel que pour quelques élus. C'était un grand progrès, car la mélodie contribue beaucoup à augmenter l'effet produit par le refrain. — On a prétendu que Désaugiers a eu des collaborateurs, et nous nous rangeons aussi de l'opinion de ses contemporains. Ses amis Braziers, Servières et Francis ont discuté les pensées et les idées, que «le Président du Caveau» leur proposait, et celui-ci a profité de leurs remarques; chansons nées de cette manière sont p. ex. «l'Histoire d'un fiacre; Quand c'est parti; Ça ne r'vient plus» et d'autres qui ne sont pas moins intéressantes.

Nous osons y ajouter un petit échantillon de ses vers pour l'amusement et l'instruction du lecteur, et choisissons pour cela le commencement de son Dialogue dédicatoire.

Les chansons de Désaugiers: Nous allons frapper aujourd'hui
Non chez l'homme d'État, mais chez l'homme du monde,
Celui sur qui tout notre espoir se fonde,
Des arts comme des lois est l'organe et l'appui.

L'auteur: Jl protége les arts utiles
Et dédaigne ces jeux futiles,
Éphémères enfans d'un frivole loisir.

Les chansons: Jl sait, aimable autant que juste,
Aux soins d'un ministère auguste
Entremêler parfois les roses du plaisir.

L'auteur: Vous flatteriez-vous de lui plaire
Avec d'aussi faibles accents? etc.

Béranger, encore plus que Désaugiers, sait parler avec succès aux hommes d'une médiocre portée d'esprit; comme il hait les faux-brillants dans ses poésies, tout est naturel et simple dans sa diction dont les critiques ont loué la pureté, l'élégance et la justesse.

Jl a parfaitement bien réussi à mettre en pratique la maxime du grand philosophe Diderot: «Le plus grand art est de cacher l'art.»

Tout ce que Béranger veut chanter, il l'exprime avec cette inflexion heureuse que l'art cherche en vain, mais que le talent trouve toujours sans le chercher.

Désaugiers rencontrant souvent Béranger dans les places de réunion dont nous avons déjà parlé, et devinant le talent de ce poète qui devait devenir un jour son noble rival, n'hésita pas de réclamer l'attention de ses amis sur Béranger. Celui-ci aussi épicurien, aussi insouciant du lendemain que Désaugiers, devint par ses saillies bientôt le favori de ces fils d'Épicure, mais la différence des opinions politiques a dénoué plus tard les liens de l'amitié qui existait pour plusieurs années entre les deux grands chansonniers.

Jl est nécessaire de constater ici expressément que Béranger n'était pas seulement un chantre de la volupté.

La chanson, si propre à parler au cœur, devint pour lui une tribune d'où il exerçait une grande influence sur le peuple, car c'est surtout par les sentiments que les masses se laissent gouverner. «Le peuple était sa Muse»; rien ne lui était inconnu de ce qui touchait sa nation, il rit et il pleura avec elle. Jl avait une profonde connaissance des hommes, et, doué d'une extrême facilité de parole, il a souvent réussi à calmer les cœurs troublés et accablés par «une invocation à un sentiment élevé»; il a souvent rappelé les souffrances et la misère des pauvres à ceux qui possédaient plus qu'il ne leur fallait, et s'est toujours empressé de soutenir les âmes «dans la foi d'un meilleur avenir.»

Par la magie de sa poésie il ralluma dans les cœurs un noble enthousiasme pour la patrie, il célébra les grandes victoires de la République et de l'Empire, et après la défaite de Waterloo, il a consolé de son mieux le peuple français dans son affliction.

Quoique Béranger ait fait dans son «Roi d'Yvetot» une petite démonstration politique contre Napoléon I, il n'est pourtant aucune sorte d'encens qui n'ait été brûlé par lui pour glorifier l'empereur. Jl était tellement passionné pour l'Empire, même après la chute de Napoléon I, qu'il osa lancer quelques couplets pleins de malice contre la dynastie restaurée, ce qui lui attira des poursuites et des emprisonnements; après ces tristes expériences, il renonça totalement à la satire politique.

Le poète nous communique dans ses chansons non seulement ses idées politiques et sociales du temps, mais encore ses aventures et les souvenirs de sa carrière assez accidentée, et partout s'y fait entendre l'accent de la vérité et de la liberté. Nous ferons maintenant une petite revue dans les collections de ses chansons pour prouver ce que nous venons de dire.

Les chansons «Ma République; Quelle est jolie la vertu de Lisette; Le dieu des bonnes gens» et beaucoup d'autres purement anacréontiques célèbrent sous un autre nom Épicure et Horace, ces pères des bons vivants; elles ont la même naïveté, et presque la même gaieté, mais aussi le même défaut de réserve que les poésies de Désaugiers.

D'un caractère plus ou moins politique sont les chansons: «Napoléon; Diogène; Canaris; Frétillon; Lafayette; Le Vieux Sergent; Les Enfants de la France; Les Tombeaux de Juillet; Les deux Grénadiers; Le cinq Mai.» — On peut dire que la plupart de ses autres poésies touchent les questions sociales et cosmopolitiques, comme «Le Vieux Vagabond; La pauvre Femme; Les Contrebandiers; Psara; La Sainte Alliance des Peuples.»

Quelques critiques français lui ont reproché un certain degré d'impiété. La religion elle-même n'est pas directement attaquée par lui, mais le Clergé d'alors l'est, et comme il craint que les Bourbons ne protégent les prêtres, il les combat en même temps tous les deux, les Bourbons et le Clergé. Ses opinions et ses idées sur la religion, prononcées dans ses chansons, sont d'ailleurs fort originelles; il croit en Dieu, c'est vrai, mais pour lui, il n'y a qu'un bon Dieu, pas un Dieu de Vengeance.

Béranger est ainsi optimiste, ce qui correspond avec toutes ses vues de la vie, et il se figure pour cela Dieu, comme un Être Suprême qui est seulement la Clémence, la Charité elle-même. L'Enfer et le Diable ne lui conviennent pas, il les hait de tout son cœur et ne laisse pas de s'en moquer dans plusieurs de ses couplets. — Nous regrettons sincèrement que l'amour, qui donne aux productions d'autres poètes et particulièrement à la poésie allemande nous ne savons quel parfum délicieux de grace et de sentiment, ne se montre ni chez Béranger ni chez Désaugiers dans une forme digne et noble. Nous n'osons blâmer «Lisette», figure poétique qui restera immortelle malgré quelques petites faiblesses, mais la femme dans ses grandes qualités comme épouse et comme mère ne se trouve pas dans les chansons érotiques de Béranger. — Sa réputation, franchissant bientôt les barrières de la célébrité locale, a rayonné puissamment dans toute l'Europe; il a été même longtemps le seul poète lyrique qui fût connu et admiré en Allemagne; ses chansons sont encore aujourd'hui en France la lecture favorite de la ville et de la cour, des jeunes gens et des vieillards.

Béranger a la même sensibilité et la même naïveté que Désaugiers, mais celui-ci, qui n'a pas la malice et l'élévation de son grand rival, le surpasse pourtant en gaieté.

Comme les chansons de Béranger sont déjà bien connues, nous omettons d'en présenter ici quelques échantillons à nos lecteurs. — Après la mort de Désaugiers, et encore du vivant de Béranger il s'élève une foule d'esprits subalternes qui s'empressent de flatter et de caresser le peuple par des chansons, mais à vrai dire, leurs couplets sont d'une nature éphémère, ils ne valaient pas beaucoup; Savinien Lapointe et Gustave Nadaud (né en 1820 à Roubaix), qui ont aussi tenté la carrière de la publicité comme chansonniers, en font deux exceptions.

Nous savons qu'il est bien difficile d'apprécier au juste les mérites des poètes de la présence, comme le goût du jour, si inconstant, si variable, décide souvent arbitrairement sur la valeur des poésies; cependant nous voulons essayer de faire une petite critique, mais avec réserve, de ces deux chansonniers de nos jours.

Les difficultés qui s'offrent à un chansonnier après Désaugiers, ce dernier représentant de la gaieté française, et après «le grand maître que la France et les Muses pleurent encore aujourd'hui» sont vraiment grandes; Savinien Lapointe les reconnaît dans toute leur étendue.

Jl supplie pour cela dans sa préface le lecteur de ne pas être trop sévère dans son jugement, et pour le captiver mieux, il sait habilement ajouter que quelques-unes de ses chansons ont eu le bonheur d'être applaudies à la table du vieux roi-chansonnier.

Les couplets qu'il a publiés en 1860 ont paru sous le titre: «Mes Chansons». Ce petit recueil commence par le poème charmant «Aux souscripteurs à mes chansons», et ces mots suffisent pour nous faire comprendre que d'autres motifs que la vanité littéraire ont décidé le poète à la publication de ses chants.

L'esprit qui règne dans la poésie est généralement le reflet de la pensée morale et philosophique d'un pays, mais cet esprit du temps paraît dans les compositions poétiques quelquefois nuancé tantôt plus, tantôt moins suivant les vues individuelles du poète. Jl en est de même des chansons de Lapointe; ce chansonnier est malheureusement trop attaché au socialisme sentimental, et cet élément social ou politique l'emporte chez lui sur tous les autres sentiments; cependant quelques-unes de ses allusions politiques, prononcées avec plus de réserve se lisent agréablement, p. ex. les chansons: Les Fantômes; Le Paysan hongrois; Les Amis en peine ou la Résurrection des nationalités (1848); Le citoyen Taillefer». Ce dernier poème se rapporte à la mort accidentelle du duc d'Orléans».

En peignant la situation morale et physique des ouvriers, il sympathise quelquefois avec eux plus qu'il n'est bon, et oublie totalement que ces gens qui portent envie aux classes riches et détestent le travail honnête, ne méritent absolument pas notre pitié. Ses chansons «Madeleine; Pauvre Denise; Mon Marteau» nous font voir suffisamment quelles sont ses idées et ses convictions sur la position sociale actuelle; il y complaint des malheurs, souvent imaginaires, qui conduisent, d'après son avis pessimiste, à la désorganisation de la société.

La versification de ses couplets est toujours correcte, et le refrain se trouvant dans la plupart de ses chansons est employé par lui avec succès.

Malgré la verve, malgré la gaieté dans quelques-unes de ses poésies, il n'est digne d'être mis de pair ni avec Béranger ni avec Désaugiers. Les couplets de Lapointe sont moins populaires que les chansons de ces deux poètes, car les gamins de Paris ne s'amusent pas à les chanter au coin des carrefours ou dans les ruelles.

Une citation donnera mieux que tout ce que nous pourrions dire une idée de l'intérêt qu'on devra trouver à la lecture de quelques-unes de ses chansons:

MÈRE, NE SORTEZ PAS!

Mère, ne sortez pas: les feuilles sont fanées,
Et sous le vent qui passe, on les entend frémir;
Tout est silencieux dans nos tristes vallées;
L'aquilon seul mugit, hélas! tout va mourir.
Le voile du trépas
Nous couvre de son ombre.
J'ai peur d'un ciel si sombre,
Mère, ne sortez pas!

Oh! non, ne sortez pas! car les frimas, ma mère,
Pèsent sur les vieillards et les brisent soudain.
Avec la tendre feuille ils tombent sur la terre,
Jnfortunés comme elle, hélas! sans lendemain.
Le voile du trépas
Nous couvre etc.

Mère, dans nos jardins, plus de fleurs, plus d'ombrage:
Le vent froid de l'automne a déjà tout flétri.
Ah! que ma mère encore échappe à ce ravage
En restant dans les bras de son enfant chéri.
Le voile du trépas
Nous couvre etc.

Or pour en revenir à Gustave Nadaud que nous avons mentionné en haut, nous devons dire qu'il a produit des chefs d'œuvre pleins de grâce et de délicatesse, sur lesquels le goût de ses contemporains peut se régler. Nous verrons dans ces lignes particulièrement les grandes qualités

qui lui ont assuré tant de gloire dans la littérature. Ses premières chansons, publiées en 1849, excitèrent peu l'attention publique au commencement de leur publication; elles furent bientôt suivies d'un recueil de Chansons de Salon. Cette première collection nous plaît spécialement par une gaieté innocente et naïve et par un langage réservé; les sujets, qu'il y a traités, ne sont pas destinés exclusivement pour les classes les plus hautes de la société, ils intéressent aussi le peuple. Certes, la plupart de ces poésies occuperont toujours une place honorable dans la bibliothèque de chaque homme de goût.

Sa deuxième collection portant le titre «Chansons populaires» sont si riches de traits d'une causticité fine, si entraînantes d'effet que nous croyons y voir briller l'esprit du bon vivant Désaugiers; les chansons «Le docteur Grégoire; L'Estomac; Le Chevalier à boire; Le Pot de vin» méritent particulièrement l'attention du lecteur. Quelques vers exceptés, le ton de réserve et de discrétion se trouve en général dans cette collection; nous devons encore ajouter que quelques-unes de ces chansons sont d'un caractère politique, telles que «La Complainte du grand Prussien; Libre (poésie dont le sujet est la déliverance de l'Jtalie en 1859); A propos d'Annexion (c'est-à-dire de la Savoie en 1859); Les Peuples (poème qui regarde le temps de 1848)».

Jl y a dans cette deuxième collection deux ou trois chansons, «l'Histoire du Mendiant» et «la vieille Servante», qui sont, quoique d'un contenu un peu sérieux, de vraies perles de la littérature française.

Sans nous arrêter plus longtemps aux chansons de ce groupe, nous passerons à ses «Chansons légères». Celles-ci forment la troisième collection, elles provoquent plus d'éclats de rire que les deux autres, et sont assez riches de traits lumineux et de bonnes saillies; il y a, d'ailleurs, dans ce recueil quelques couplets dont nous aurions désiré la suppression dans l'intérêt de la morale. Le poète craignant la critique sévère s'excuse lui-même dans son «Avant-propos» de ces petits excès de sa Muse.

Si d'autres chansonniers de nos jours, comme p. ex. Pierre Dupont, aiment à nous donner des tableaux rustiques, peignent la beauté des champs et des prairies ou chantent de la grandeur sublime des forêts et des montagnes, Gustave Nadaud, au contraire, se plaît dans la capitale de la France, et particulièrement dans «le quartier Latin» dont la vie l'intéresse beaucoup.

Les chansons «Le quartier Latin; Les Cerises; La Toilette» et plusieurs autres ont été accueillies avec une immense faveur et se chantent souvent dans les réunions des bons vivants.

Son quatrième recueil a été publié sous le titre de «Chansons Nouvelles». Ces poésies nous peignent avec finesse les mœurs de la nation française de nos jours; nous sommes souvent puissamment saisis par la nature des choses qu'il chante et par la manière dont il nous expose les scènes de la vie. Les chansons «Esprit étroit; La grande Blessée; Le Bout-en-train (charmante chanson bacchique)» ont bien contribué à lui assurer la place éminente qu'il occupe à présent dans la littérature du jour.

Nous lui pardonnons volontiers d'un cœur magnanime ses allusions politiques à la Prusse, telles que «Le Peintre des rois» et «Double zero», nous savons parfaitement bien que les Français, fascinés par le désir de la Vengeance, n'aimeront jamais notre nation qui les a vaincus.

Sa cinquième édition «Chansons inédites» nous offre quelques chansons d'une incontestable valeur; «Le Facteur rural; Le Réactionnaire; Les Bruits du silence; Pour ma Patrie» se recommandent par des peintures excellentes. Nous osons encore réclamer l'attention du lecteur spécialement sur la chanson «La nouvelle chanson», poésie qui caractérise à la merveille les sentiments du poète. Voilà qu'il attaque et condamne impitoyablement tous ceux qui demandent un contenu exclusivement sérieux pour la chanson, il y célèbre, au contraire, les refrains d'allégresse. Quoique